

LE DRAME ET L'HOMME D'AUJOURD'HUI (*)

Les Chinois profèrent cette étrange malédiction : "Reçois ma malédiction et puisse-tu vivre dans une époque intéressante". Nous sommes nés dans une époque intéressante, pleine de tentatives inconstantes, de vicissitudes, d'antagonismes; antagonismes, non seulement, comme par le passé, entre les vertus et les vices, mais - et c'est le plus tragique - entre les vertus elles-mêmes. Les anciennes vertus exemplaires commencent à perdre leur empire, elles ne peuvent plus répondre aux attentes religieuses, morales et spirituelles de l'âme moderne. On dirait que l'âme de l'homme a grandi et que les anciens moules ne peuvent plus la contenir. Dans les entrailles de notre époque, dans les entrailles de chaque homme contemporain, consciemment ou inconsciemment, a éclaté une guerre fratricide, sans merci, entre le vieux mythe autrefois tout puissant qui, épuisé, bataille désespérément pour continuer à régler notre vie, et le mythe nouveau qui lutte, encore maladroitement et en désordre, pour gouverner nos âmes.

Voilà pourquoi notre époque est fondamentalement dramatique; chaque homme vivant est déchiré au dedans de lui-même par la destinée dramatique de son temps. Chaque écrivain vivant, quoi que ce soit qu'il écrive, poésie, roman, théâtre, devient nécessairement, qu'il le veuille ou non, dramatique dans son être, dans son œuvre. Dramatique, qu'est-ce à dire? Plein de forces qui s'entrechoquent, d'angoisse, de recherche d'un équilibre perdu, de dérision et de révolte. Plein des signes avant-coureurs d'un orage qui s'approche. Il y a des lèvres et des doigts sensibles qui, à l'approche de l'orage, s'emplissent de fourmillements, comme si des milliers d'aiguilles les piquaient; tels sont les lèvres et les doigts du créateur. Et quand il parle avec une si grande certitude de l'orage qui s'annonce au-dessus de nous, ce n'est pas son imagination qui parle, ce sont ses lèvres et ses doigts qui ressentent déjà les premières étincelles de l'orage. Il nous faut héroïquement en prendre notre parti; la sérénité, la joie insouciantes, ce que nous appelons le bonheur appartiennent à d'autres temps, passés ou futurs, pas au nôtre. Nous, nous sommes déjà entrés dans la constellation de l'angoisse.

* * *

Il est donc naturel que, de tous les genres littéraires, le drame exprime plus totalement les angoisses et les espoirs antagonistes de l'homme d'aujourd'hui. Car la forme dramatique, plus que toute autre, offre au créateur la possibilité d'exprimer, en les incarnant dans les différents personnages de l'œuvre, les forces débridées de notre temps et de notre âme. Cette vision tragique de notre monde actuel, je l'ai vécue avec crainte depuis mon enfance; avec crainte et avec le sentiment profond de la responsabilité de l'homme qui veut communiquer avec ses semblables

(*) Le 1^{er} décembre 1954, le Nationaltheater a donné à Mannheim la tragédie de Nikos Kazantzaki *Sodome et Gomorrhe*. Pour le programme de la représentation, Nikos Kazantzaki a écrit l'introduction ci-dessus qui a été publiée dans la revue d'Athènes "Nea Hestia", n° 57, 15 novembre 1954.

par l'écriture. Je me suis efforcé de vivre, aussi intensément que possible, l'époque "intéressante" où il m'a été donné de naître; j'ai vu, aussi nettement que possible, les forces contradictoires qui sont en moi s'affronter et chercher non pas la liberté mais l'harmonie. Tout ce que j'ai écrit, malgré tous mes efforts pour lui donner une forme paisible, idyllique, prenait vite un rythme violent, dramatique et devenait drame. Jusqu'à ce qu'enfin je me convainque que la forme pour moi la plus authentique, la plus spontanée, que je devais donner à mon œuvre était la forme dramatique.

C'est ainsi que j'ai commencé à écrire des tragédies, tantôt en vers, tantôt en prose. J'ai souvent puisé dans les temps anciens et les vieilles légendes mais la matière était, nécessairement, actuelle, vivante, arrachée aux problèmes contemporains et à nos angoisses présentes. Pourtant, plus que les angoisses, me tourmentaient, m'attiraient les grandes espérances, que je m'efforçais d'exprimer, grâce auxquelles nous nous tenons encore debout et nous regardons devant nous, par-delà l'orage, la destinée de l'homme avec confiance. J'étais troublé à la pensée, non seulement du monde actuel qui se décompose et se perd mais, surtout, du monde futur qui se compose et naît. Et je réfléchissais que le créateur de notre temps, s'il exprime pleinement les inquiétudes les plus profondes en lui, contribuera à ce que vienne au monde, une heure plus tôt, un brin de meilleur, l'homme futur. Et j'assignai aux œuvres dramatiques le but de nous aider à réconcilier les forces obscures et lumineuses qui sont aujourd'hui en état de guerre, et à deviner l'harmonie future.

Dans les anciennes tragédies grecques, les héros n'étaient que les membres dispersés de Dionysos, qui s'entrechoquaient; ils s'entrechoquaient parce qu'ils étaient des fragments, chacun n'incarnait qu'une partie de la divinité, aucun n'était le dieu entier; le dieu entier, Dionysos, se tenait invisible au centre de la tragédie et régissait la genèse, le déroulement et la purification du mythe. Chez le spectateur initié, les membres éparpillés du dieu qui s'affrontent se sont déjà secrètement rassemblés et réconciliés en lui-même et ont reconstitué le corps entier du dieu; ils sont devenus harmonie. De même, j'ai toujours pensé qu'entre les héros morcelés qui s'opposent dans la tragédie moderne il faut que s'élève entière, par-delà les haines et la lutte, l'harmonie future. Exploit très difficile, encore irréalisable peut-être. Nous nous trouvons à un moment cosmogonique où les tentatives personnelles les plus courageuses sont condamnées, la plupart du temps, à l'échec; mais ces échecs sont fructueux, non pas pour nous, mais pour nos successeurs; ils ouvrent la voie et aident l'avenir à entrer.

Les principales voies que peut suivre aujourd'hui le créateur littéraire sont, selon moi, au nombre de trois:

a – La voie de la fuite: évoquer avec nostalgie des temps passés, des aventures romantiques, créer des mondes fantastiques, pour nous faire oublier la réalité dure et dangereuse où nous vivons;

b – la voie de la décomposition: exprimer dans son œuvre le désordre moral, spirituel, social du monde qui se décompose sous nos yeux;

c – la voie de la composition: en dépassant la décomposition, en sachant que la décomposition est le présage d'une nouvelle composition, lutter pour voir et annoncer le monde à venir qui se compose.

Cette dernière voie est la plus raide et la plus dangereuse; dans une épopée que j'ai écrite, **L'Odyssee**, j'ai tenté de suivre cette troisième voie – dans ma pièce de théâtre **Sodome et Gomorrhe** c'est elle que j'ai suivie.

* * *

Sodome et Gomorrhe c'est le monde d'aujourd'hui, peu avant qu'éclate l'orage. C'est la cité qui a élevé autour d'elle des murs sur lesquels a été gravée la phrase impie, mortifère: "*Ici point de Dieu!*". Que signifie point de Dieu? Pas de bride à nos instincts, de récompense pour le bien, de châtement pour le mal; pas de vertu, de honte, de justice. Nous sommes une bande de loups et de louves hurlants "*Leurs cœurs ont été rassasiés, leurs cerveaux se sont trop enhardis, ils ont mangé de l'arbre de la connaissance, ils mourront*". Les trappes qui emprisonnaient jusque là les démons en eux se sont ouvertes et les démons se sont élancés dehors et le monde s'est rempli de bestialité. La mère convoite le fils, le fils tue le père, les filles s'unissent à leur géniteur; la terre tremble et se fend sous leurs pieds et personne n'entend; et l'ange lui-même, descendu du ciel, s'empêtre dans la glu de la terre et oublie sa haute mission. L'ancienne figure de Dieu ne peut plus maîtriser les passions de l'homme, l'ancienne vertu d'Abraham ne peut plus protéger l'âme saccagée par les démons.

Un seul entend la terre s'ouvrir sous ses pieds; Loth. Il veut crier, il crie: "*Arrêtez, arrêtez, nous plongeons dans l'abîme!*" Mais personne ne l'écoute; tous rient et se moquent sur son passage. Et la colère s'empare de lui, la colère, le blasphème et l'insolence. Car le plus probe dans un monde aussi dépravé ne peut s'affranchir de la colère, du blasphème et de l'insolence. Loth se révolte contre Dieu lui-même, il n'en veut plus, il lui paraît méchant et injuste. "*Seigneur, lui crie-t-il, j'ai à me plaindre de toi; pourquoi as-tu fait le péché si doux? si faible la chair? Sept serpents se lèvent en moi, sept gorges t'interrogent; réponds!*"

Car Loth a lutté courageusement pour sauver son âme; mais à chaque pas Dieu lui tendait un piège – les délices de la terre – et Loth y tombait. Pris au piège, Loth crie à Dieu: "*Tu n'aurais pas dû nous donner la faim ni la soif; ou bien, puisque tu nous les a données, ne pas nous faire entrer dans un jardin, mais nous jeter sur le sable et sur les pierres pour que nous crevions vertueux!*"

Loth a pris trois visages avant d'entrer dans cette révolte luciférienne: le jouisseur, l'ascète et le rebelle. Au début il était jouisseur, il goûtait sans pudeur et sans souci à tous les plaisirs; mais soudain, après la soirée où il tua le petit prince royal, il s'abîma dans la prière et dans la pénitence, il se ceignit d'une corde, erra douze ans dans les rues de la

citée damnée en criant: *"Faites pénitence! Il vient! Il vient!"* Une nuit, pourtant, Dieu lui tendit le piège le plus terrible; il y tomba et dormit avec ses filles; à partir de là, voyant que toute son ascèse n'avait servi de rien, que Dieu le poussait sans cesse à sa perte, il leva l'étendard de la révolte. *"Tu me pousses vers l'abîme, Seigneur; tu y précipites Sodome et Gomorrhe; n'as-tu pas de honte, pas de regret, ne respectes-tu pas le combat de l'homme?"*

Loth voit qu'il n'y a plus de salut, celui qui vient n'était pas, contrairement à ce qu'il pensait, Dieu, c'était le feu, le monde se perdra, Dieu lui-même pousse le monde dans l'abîme, poussons-le donc nous aussi, qu'il se perde une heure plus tôt, pour qu'il ne souille pas l'air. Désespéré, indigné, il pousse le roi, la reine, l'ange, Sodome et Gomorrhe, il se jette lui-même, à la suite, dans l'abîme. Mais ses yeux sont pleins de larmes, car il sait combien de délices recèle ce monde qui se perd. *"Adieu, charmant royaume de l'homme; maintenant que je sais que tu es perdu, mon coeur se déchire: Adieu, bains, jardins, idées... Adieu, pomme rouge qui réjouit la gorge et nourrit l'esprit. Péché!"*

Le vieux Dieu envoie son fidèle serviteur, Abraham, pour sauver Loth; mais celui-ci lève la tête avec arrogance, refuse. *"Je refuse! Moi, le petit scorpion de la terre, je dresse ma queue portant le terrible poison, Seigneur, qui te rongera! – Quel poison, maudit? – Le non!"* Loth préfère se perdre, mais se perdre libre. *"Je suis las d'être le jouet de Dieu; je demande la liberté! Cette liberté, je la paye cher, mais elle en vaut la peine!"* Celui qui tant désirait la nouvelle vertu et la rédemption, s'identifie maintenant, dans son désespoir extrême, avec Sodome et Gomorrhe, volontairement et se perd avec elles. Par crânerie, par amertume et orgueil; et par dessus tout, par l'incapacité de l'homme de l'époque transitoire d'engendrer – parce qu'il est encore trop tôt, que ce n'est pas l'oeuvre d'un seul homme – le nouveau monde meilleur qui palpite en lui. En vain il lutte pour trouver un Dieu plus juste, meilleur, plus humain; il ne le trouve pas et, les yeux ouverts et gros de larmes, il se perd, lui, l'ascète, avec les incestueux, les débauchés et les infâmes. Il lance à Abraham ses ultimes paroles de révolte: *"Donne à ton maître les salutations du vieux Loth! et dis-lui aussi qu'il n'est pas juste, qu'il n'est pas bon; il est tout puissant. Tout puissant, rien d'autre!"*

* * *

Le personnage principal de cette tragédie n'est ni Abraham, ni Loth ni l'ange; ni Sodome et Gomorrhe; le protagoniste est la présence invisible de l'orage qui est déjà suspendu au-dessus de nos têtes. Le plus grand nombre ne le sent pas; et s'il le sent, il se console en disant qu'il est encore très loin et qu'il peut changer de direction; mais l'orage est arrivé, il électrise déjà les lèvres et les doigts du créateur.

APOLOGIE (*)

Monsieur le Directeur,

Puisque dernièrement des rumeurs ont circulé autour de mon nom, je vous demanderai de publier cet *Aveu de ma Foi*, tel qu'il est, et tel qu'il fut présenté au juge d'instruction.

En ces jours où le citoyen libre est gouverné par la peur, je juge tout simplement de mon devoir de formuler clairement et aussi brièvement que possible les grands points de mon idéologie.

Si elle est considérée comme dangereuse dans l'état actuel des choses, j'attendrai calmement la poursuite et la punition.

I. - Je crois que la bourgeoisie actuelle est devenue incapable de répondre aux exigences et aux inquiétudes de la société contemporaine:

Économiquement. - Elle s'appuie sur la répartition inégale des biens, sur l'exploitation déraisonnable des classes laborieuses par un capitalisme avide et solidement organisé.

Socialement. - Les bases morales qui devraient régler les rapports entre les individus sont de plus en plus chancelantes, et paralysent tout effort, au sein de la bourgeoisie, pour que la vie individuelle, familiale et sociale soit fondée sur des principes moraux.

Politiquement. - L'absence presque universelle de toute préoccupation pour tout ce qui est d'intérêt public, le soutien presque exclusif de la classe dirigeante par les pouvoirs politiques aux dépens de la majorité rendent inutile et vain tout changement de personnes ou d'institutions.

Je considère tout cela comme des symptômes de la décadence d'une classe. La bourgeoisie a donné - d'une manière admirable tant pour la qualité que pour la quantité - ce qu'elle était en mesure de donner dans les domaines de la pensée, de l'art, de la science et de l'action. Elle a lutté contre l'idéologie féodale qui avait précédé. Elle a triomphé, elle a créé, elle a répondu à sa vocation - elle commence à se désagréger et à disparaître.

Tel fut toujours le rythme de l'histoire. Une classe - rois, nobles, bourgeois - sort de l'ombre, se bat, triomphe, crée puis disparaît. Une autre classe lui succède, suivant le même cours dans le passage des siècles.

(*) De retour de Berlin, en 1925, Nikos Kazantzaki entreprend une brève activité politique à Héraklion. Il est poursuivi par la justice et conduit devant le juge d'instruction. Il présente une "Apologie", une sorte de mémoire, un "Aveu". Nous le publions dans son intégralité. Ce texte a paru dans le "Nouveau Journal d'Héraklion" le 16 février 1925.

Nous vivons, j'en suis convaincu, la fin d'une classe, la fin de la bourgeoisie.

II. - Quelle classe va lui succéder? Celle des travailleurs, ouvriers, paysans, travailleurs de l'esprit. Elle a franchi il y a un siècle déjà le premier degré de sa marche en essayant d'éveiller dans les classes bourgeoises des sentiments humains et justes, en faveur des affamés et des victimes de l'injustice; elle suppliait qu'au nom de grands principes moraux, les conditions de vie fussent améliorées.

Il s'est vite avéré, cependant, que la lutte des classes est une loi de l'histoire, inexorable, et que les individus comme les peuples et les classes sociales passent fatalement par les stades de la naissance, de l'apogée et de la destruction. Aucune classe n'est jamais restée définitivement au pouvoir. La classe bourgeoise suivra comme les autres cette grande loi physiologique, et fatalement celle des travailleurs prendra la succession.

Cette prise de conscience fut le point de départ d'une conception nouvelle des devoirs et des droits de la classe laborieuse. On a compris pour la première fois que son devoir est de s'organiser, de se former, de formuler un programme précis, puisque, appelée par la nécessité historique, elle succédera un jour ou l'autre, fatalement, à la classe bourgeoise aujourd'hui dirigeante.

De cette façon, les deux camps adverses se forment, consciemment, forcés par le rythme de l'histoire.

Ce rythme, contre toute attente, fut accéléré par la guerre mondiale qui a transformé l'atmosphère du monde; ce qui avait exigé auparavant une génération tout entière pour devenir perceptible, non seulement l'est immédiatement après cette terrible épreuve de l'humanité, mais veut aussitôt son application dans l'action.

Ce climat angoissé d'après-guerre, ce sentiment qu'il faut trouver le moyen d'échapper à cette misère sociale, politique et intellectuelle, constitue aujourd'hui la GRANDE et universelle RÉALITÉ.

III. - En face de cette Grande réalité internationale, nous avons la petite, celle de la Grèce.

Quelle est cette réalité grecque? Et quel est le rapport nécessaire entre Petite et Grande?

Seule la réponse à cette question, si elle est claire, nous permettra de prendre conscience de notre devoir d'aujourd'hui, en tant que Grecs et en tant qu'Hommes.

Ici, la lutte des classes n'est pas aussi intense et n'est pas aussi ample que dans d'autres pays économiquement et intellectuellement plus développés. Cependant, avec les moyens de communication dont nous

disposons aujourd'hui, les livres et les journaux, les conférences, les mouvements ouvriers internationaux, après la terrible et fructueuse expérience de la Grande Guerre, une idée ne peut pas être localisée dans un pays, mais franchit les frontières et parcourt toute la terre.

Pour cette raison, qu'on le veuille ou non, que nous soyons mûrs ou non, cette Idée qui en de nombreux pays s'est déjà transformée en une force gigantesque, entraînera aussi la Grèce, et *sans attendre qu'elle mûrisse* économiquement et intellectuellement. La petite réalité locale sera entraînée par la Grande.

Quelle est donc notre tâche? J'ai la conviction que le devoir de ceux qui peuvent avoir une influence dans notre pays, soit sur le plan de la pensée, soit sur celui de l'action, est le suivant: *adapter notre petite réalité à la grande*. Comment? En instruisant, en éclairant le peuple, en insistant sur les principes moraux qui subsistent encore prouvant, non seulement les droits mais aussi les devoirs d'une classe qui devra prendre des responsabilités.

C'est seulement en préparant le peuple de cette manière que nous serons en mesure, quand viendra l'instant critique et fatal, d'adapter l'élan - aujourd'hui mondial - vers la récréation, aux conditions particulières de notre pays, à la psychologie propre à l'histoire de notre peuple.

La lutte, si je vois bien, n'est pas seulement économique. L'émancipation économique n'est qu'un pas vers l'émancipation psychologique et intellectuelle de l'homme. Nous ne voulons pas renverser la religion, la famille, la patrie, mais nous voulons donner un contenu supérieur, plus profond, à la religion, à la famille, à la patrie.

Nous tous qui aimons les hommes avons pour devoir:

a) de ne plus admettre l'injustice ni l'amoralité de la vie contemporaine, sociale, politique et économique.

b) de sauver et de souligner le droit, qui est celui du peuple, de vouloir améliorer sa condition. Et non seulement le droit mais la force d'élever le niveau de sa vie.

Notre but est de créer une morale supérieure, d'amener la justice dans le monde, de donner un sens plus profond à la vertu, à l'honneur et à l'humanité.



LA LEÇON DE LA RUSSIE (*)

Après mon grand voyage en Russie, où j'ai vu et vécu une foule d'hommes, d'événements et de lieux, après ma solitude ici dans le calme d'une montagne déserte, et à la veille de l'instant pour moi sublime où je recommencerai **L'Odyssee**, je sens que j'ai le devoir de parler avec toi et de te préciser le point - compliqué et vibrant - où je suis parvenu en envisageant le problème international d'aujourd'hui.

Je commence à saisir la réalité russe, je veux dire toute sa complexité, sa confusion, ses contradictions et surtout la nécessité qu'elle sert sans le vouloir. Pour cette raison, il m'est actuellement très difficile de parler de la Russie. Autrefois, je la connaissais imparfaitement; je pouvais donc en parler des heures et avec conviction, complétant par mes désirs et mes idées ce que je ne savais pas, voyant par lignes droites géométriques où je vois maintenant par courbes et détours et déviations et retours en arrière.

Je m'efforcerais simplement, grossièrement, de te faire deviner quel est le schéma général que suit mon esprit lorsqu'il réfléchit sur ce grand problème; cela d'ailleurs devra te faire considérer mes conclusions avec prudence et méfiance: est-ce que je n'aurais pas poussé tous ces événements et ces idées que j'ai vécus ces dernières années dans le sens de mes états psychiques et intellectuels préexistants? Il est peut-être impossible à l'homme d'échapper à cela. Seul celui qui ne sent pas en lui un mouvement violent - celui qui n'a pas d'âme - peut voir les idées et le monde avec une impartialité irréprochable. Mais son opinion n'a aucune valeur.

C'est pourquoi je ne m'adresse pas à ta logique, mais au mouvement qui est en toi et qui voudrait pousser le monde en accord avec son propre rythme. Mais comme je suis naturellement obligé de formuler ce mouvement avec des mots, autrement dit de le transformer en immobilité, il faut avant tout que tu saches ceci: tu dois considérer les mots que j'utilise comme de la "matière" - un noyau sec et dur qui enferme une force explosive. Je veux dire que chaque mot, tu dois le faire exploser en toi pour qu'il puisse libérer l'âme qu'il emprisonne. Tu connais peut-être la merveilleuse anecdote du grand rabbin Nachman. Lorsqu'il allait prier à la synagogue, il faisait son testament, faisait en pleurant ses adieux à son épouse et à ses enfants, car il ne savait pas s'il sortirait vivant de la prière. Il disait en effet: lorsque j'entends un mot, disons "Kyrie", la peur me prend, je fonds, je ne sais pas si je saurai sauter jusqu'au mot suivant: "eleisson". Ah! pouvoir lire de cette façon un poème, parler ainsi à sa femme ou lire ainsi la lettre d'un ami!

(*) Lettre de Nikos Kazantzaki à Pandélis Prévélakis du 28 août 1929, envoyée de Gottesgab (Tchécoslovaquie), sous forme de "projet" et publiée dans *Quatre cent lettres de Kazantzaki à Prévélakis*, éditions Eleni Kazantzaki, 2^e édition, Athènes, 1984, pp.150-157

Maintenant, après ces recommandations, je suis en mesure de commencer, en utilisant sans danger un schéma logique:

1. En vivant de près la Russie, c'est-à-dire un rêve qui est devenu réalité, je suis parvenu à cette conclusion: la conquête ne vaut pas l'effort pour la conquête. Conclusion dangereuse et douloureuse, dont on ne peut pas faire le fondement pratique de l'énergie humaine. L'instant sublime de l'ivresse ne peut pas durer longtemps, l'inspiration est nécessairement rétrécie et avilie lorsqu'elle doit se fixer dans les mots - cela nous le savons. Mais la douleur est grande, lorsque tu vois cette loi terrible de l'incapacité humaine figer le souffle immense de la Russie contemporaine. La réalisation de l'idéal a amoindri l'âme de celui qui luttait pour cet idéal; les âmes, parvenues à un équilibre qui leur paraît confortable, ne veulent plus avancer. Les révolutionnaires ont le confort, le confort conduit bientôt aux idées conservatrices et les conservateurs deviennent réactionnaires.

Je ne veux pas condamner cette courbe, nécessaire, et parfois utile, de l'ondulation humaine. Il est naturel que les âmes ne résistent pas à une continuelle tension, désirent vivre en repos sans inquiétude, comme la plante, en oubliant. L'âme n'est pas tellement différente de la matière. Mais en Russie en particulier nous avons ce double malheur:

a) Cette évolution naturelle de l'âme vers la matière se fait très rapidement.

b) Le prolétariat de Russie ne fait qu'un avec le prolétariat international. Une chute aussi prématurée est très dangereuse et décourageante pour les camarades qui se trouvent encore au stade de l'élan, de la montée.

Si nous étions ici ensemble, nous discuterions à l'infini. C'est un événement très naturel, très amer et que nous devons pourtant envisager sans trembler. Je répète, en résumant, que ma première conclusion est la suivante: le stade le plus valable et le plus fécond de l'avancée humaine n'est pas la réalisation de l'idéal mais l'élan qui pousse vers lui.

2. Pour entraîner les masses - et non seulement les masses, mais également l'élite - dans un élan qui comporte tant de dangers, il faut trouver le mot d'ordre qui convient. Pour que ce mot d'ordre convienne, il faut:

a) qu'il soit conforme aux nécessités de l'époque;

b) non seulement qu'il leur soit conforme, mais qu'il les amplifie, les exagère, leur donne une apparence tragique. Qu'il dépasse la réalité.

c) qu'il soit formulé simplement.

Toute époque ayant créé une civilisation a eu son mot d'ordre, qui a souvent pris la forme d'une religion. A notre époque, le mot d'ordre est sans aucun doute le mot d'ordre communiste. Il a tous les éléments: il

correspond à la réalité et il la grossit - sans cela il n'y aurait pas de mot d'ordre. Les classes prolétaires et bourgeoises ne sont pas tellement séparées, ce ne sont pas deux camps aux frontières si délimitées, avec un écart aussi profond entre eux. Mais Marx, définissant les deux classes avec une clarté logique et brutale, contribue à ce qu'elles se séparent brutalement et qu'elles acquièrent une conscience de classe qu'elles n'avaient pas auparavant; en acquérant cette conscience de classe, elles ont commencé à se situer dans les camps que Marx leur avait assignés avec sa logique. Quand une faille, en effet, s'ouvre dans la réalité, un nombre infini de phénomènes, jusque-là imprécis et mouvants, coulant tantôt à droite et tantôt à gauche, commencent à se discipliner et à suivre la faille qui s'offre à eux. Les uns parce qu'ils ont pris conscience, d'autres par paresse et d'autres par imitation.

Le législateur de notre époque est Marx. Le "chef" de notre temps porte ce nom. C'est lui qui, en formulant avec une conséquence logique et inflexible - dans l'arbitraire, donc, parce que la vie n'est jamais aussi logique - la réalité mouvante, l'a obligée à entrer dans des moules qu'elle avait mollement dessinés et qu'il lui a creusés avec l'exactitude logique la plus rigoureuse.

Ici nous devrions parler, si nous étions ensemble, du rôle joué par le grand homme de notre époque pour savoir jusqu'à quel point son intervention est créatrice. Seul est un grand homme celui qui exprime les besoins de son époque. Mais s'il les reflète simplement, et seulement celles de son époque, il n'est que médiocre; il ajoute toujours la nuance de sa personnalité, laquelle est naturellement une partie de son époque, l'avant-garde, et le pont avec la précédente. Mais elle se manifeste en lui avec une intensité si nouvelle qu'il la croit presque tout à fait neuve.

Mais cette question - jusqu'à quel point le grand homme est-il esclave et où commence son intervention librement créatrice - nous entraînerait très loin.

Marx a trouvé le mot d'ordre qui convenait à notre époque pour regrouper les masses, il leur a donné une chimère; il leur a présenté cette chimère comme une nécessité historique, par conséquent réalisable, et il leur a affirmé qu'après le triomphe du prolétariat, la lutte des classes cesserait de même que toute guerre et que la justice prendrait leur place; en quelque sorte il leur a donné une foi.

Quelles sont les principales caractéristiques de cette foi? Elles sont au nombre de deux:

1. le matérialisme;
2. le culte de la machine.

L'idéal de la Russie soviétique est l'Amérique. Et cela est très naturel. Le communisme n'est pas quelque chose d'absolument neuf, ce n'est pas un changement de front dans la bataille de l'humanité, c'est la suite

logique, ultime de la civilisation bourgeoise. La civilisation bourgeoise, avec le développement de l'esprit critique, a détruit les religions pour créer ce que nous appelons la Science, à savoir les lois qui nous permettent de connaître et de dominer les forces naturelles. Le communisme défie les fruits de cet effort de la bourgeoisie, il essaye simplement de réaliser - et il réalise - une distribution plus juste des richesses matérielles; les deux traits principaux, qui caractérisent le mot d'ordre contemporain, nous conduisent à la troisième et terrible conclusion:

3. - La mission du communisme n'est pas la création d'une civilisation nouvelle, mais la destruction de la civilisation bourgeoise. Le communisme est la fin, non le début. Il présente tous les symptômes d'une fin: matérialisme extrême, hypertrophie de la logique, analyse mortelle de toute foi qui dépasse les cinq sens, déification du but pratique.

4. - Quel est donc notre devoir? A l'époque où nous sommes nés, si nous voulons que notre action ait une valeur et aide l'humanité à progresser, nous devons être communistes. Mais des communistes conscients - c'est-à-dire éclairés, implacables, sachant le pourquoi des choses, sans espoir vain et immodéré. Ne soyons pas de ces communistes simplistes qui croient que le bonheur et la justice suivront le triomphe du communisme. Nous devons :

- a) ressentir du dégoût pour un tel optimisme naïf et superficiel;
- b) faire que cette conception rigoureuse et sobre du communisme augmente notre fanatisme et notre force.

Comme le chauffeur qui entre dans un bois en flammes, au lieu de reculer, double sa vitesse pour sortir de l'incendie, ainsi nous avons pénétré dans cette époque terrible et nous devons accentuer à l'extrême, dans la mesure du possible, toutes les tendances du communisme, pour que la rédemption vienne une heure plus tôt. Quelle rédemption? La destruction de l'ancien monde et le commencement du nouveau, sur d'autres bases, où le culte de la machine, de la logique et du but pratique seront considérés comme des biens sans valeur. Nouveau mot d'ordre.

5. - Mais si nous ne sommes pas des hommes d'action, nous avons le droit, si nous le pouvons, de désirer, de vivre dès maintenant et de deviner ce mot d'ordre méta-communiste. Le communisme est une fin, mais comme toute fin, il contient naturellement de nombreux éléments du prochain commencement. Quels sont ces éléments? De tous les désirs, les besoins et les pressentiments qui nous entourent, lesquels survivront et seront réutilisés dans la prochaine civilisation? Parmi toutes les choses éphémères, lesquelles ont une chance d'immortalité relative?

C'est là la grande angoisse et le grand devoir du Créateur théorique d'aujourd'hui.

Voilà le schéma général. A chaque mot que je t'écris je ressens la même chose que le rabbin Nachman. C'est pour cela que je préférerais

la conversation à la plume. Pour ma part, je me suis trouvé en Russie devant un terrible dilemme, qui aurait provoqué un tournant brutal dans ma vie. J'ai rassemblé toutes mes forces et fait le tour de toutes les possibilités avant de prendre une décision. Car je sais que seule est complète aujourd'hui la vie de l'homme qui se consacre à l'action, en supprimant les objections et les subtilités sentimentales et métaphysiques inutiles, en rétrécissant volontairement sa pensée pour rendre son action plus féconde.

Mais j'ai vu que le devoir de tout homme est de suivre jusqu'au bout sa nature. Jusqu'à l'extrême. Si obstinément, si inexorablement qu'il cesse peu à peu d'être un homme pour devenir un monstre.

Je pense que je suis entré, après mon grand voyage en Russie, dans la seconde période de ma vie. La Russie est pour moi un mouvement violent qui commence à se situer non plus dans ma pensée ou mon action directe, mais déjà dans la mémoire. J'ai vécu ce pays, je l'ai vu, je l'ai apprécié, je ne saurais définir les émotions que m'ont données ses hommes, ses fleuves, ses mers, ses mosquées, ses églises, ses paysans, ses déserts, ses idées et ses efforts. Maintenant, elle s'est déplacée du cercle immédiat de mon inquiétude et de mon désir et s'est logée dans ma mémoire, d'un mouvement un peu plus lent, scintillant de richesses.

J'assigne à ma vie, pour les deux ou trois années à venir, un seul but: saisir dans **L'Odysée** avec des images, des corps, des vers parfaits, de l'eau et du vent, le Cri de l'homme futur.

Voilà le devoir que je me fixe dans ma vie - tout le reste, délivrance du prolétariat, culture de l'esprit, curiosité de l'œil pour voir, de l'oreille pour entendre, du cœur pour aimer, ne doivent être rien d'autre que la marche douloureuse vers ce Cri.